

## NOUVELLES POLITIQUES.

## NOUVELLES D'EUROPE.

—Le steamer *Cambria* parti de Liverpool, le 4 du courant après-midi, et arrivé à Boston, le 18, après un passage de 13 jours dont il employa 12 heures à se tirer des glaces, et 6 à se faire réparer à Halifax, n'apporte rien d'intéressant en fait de nouvelles politiques. En revanche le nouveau projet financier de sir R. Peel qui proposait des réductions considérables sur les droits d'importation, dans la vue de continuer la taxe sur les revenus, laquelle paraissait fort bien aller, et rapportait un fort surplus. La principale réduction en contemplation affectait principalement les droits sur les sucres, les cendres, et sur les douves de la Baltique. Le plan général du nouveau tarif est la libre importation des articles les plus importants requis dans les manufactures.

En voilà assez sans doute pour faire crier au scandale tous nos petits financiers amateurs de taxes protectrices du Canada, mais l'exemple de Sir R. Peel est capable de leur fermer la bouche.

Tout le blé importé des Etats-Unis au Canada depuis le 11 octobre 1843, jusqu'au 31 juillet 1844, d'après un papier parlementaire, s'élevait à 31,260 quartiers, sur lesquels il avait été perçu un droit de £4,689. Et la quantité de froment importé des Etats-Unis au Royaume-Uni (pour la consommation) dans le même intervalle était de 2,421 quartiers, payant un droit de £2,048; la quantité de fleur était de 30,950 quintaux, payant un droit de £9,579. La quantité des deux mêmes articles du Canada, importée dans la Grande-Bretagne et l'Irlande (pour consommation) du 10 octobre 1841 au 31 décembre 1844, était comme suit: blé, 50,139 quartiers, payant un droit de £2,627; de fleur, 88,261 quintaux, payant un droit de £15,173.

Le marquis de Westminster était mort et enterré au tombeau de ses pères et son illustre veuve avait reçu des lettres de condoléances de Sa Majesté, la reine douairière et de la duchesse de Kent, toutes écrites de la propre main de ces illustres personnages.

Le rappel de l'Union n'excitait plus la moitié de l'agitation ordinaire, la rente d'O'Connell diminuait et celui-ci était sur le point d'aller faire un tour en Belgique après avoir annoncé au *Conciliation Hall* que S. M. pouvait maintenant sans crainte visiter l'Irlande, ce qu'elle se propose de faire au mois de juillet prochain.

La Suisse continuait d'être dans un état de malaise et presque de tourment; des désordres avaient éclaté sur plusieurs points du pays, mais la tranquillité régnait partout sur le reste du continent.

Le marché de blé gardait à peu près son niveau; le droit sur la fleur du Canada était de 24s. à 26s. Sur l'américaine de 27s. à 28s. La perrière était en demande en conséquence du rappel des droits sur les verreries, et s'élevait de 24s. à 26s. Les bois conservaient leur prix régulier, et les nouvelles les plus favorables arrivent de tous les districts manufacturiers.

A Liverpool le commerce présentait à peu près le même aspect de prospérité comparative.

M. M. Osborne et Currey, de Québec, venus par le *Cambria* nous ont apporté les nouvelles que nous donnons aujourd'hui. Ces messieurs quittèrent Boston à 5 h. P. M. mardi dernier et arrivèrent ici jeudi à 3 h. P. M. — *Aurore*.

## FRANCE.

—Nous empruntons à l'*Observateur des Pyrénées* ce triste résumé statistique :

« Le nombre des arrestations pour vols, mendicité, vagabondage, désertion, contrebande, défaut de passeport, mandats de justice et le nombre des procès-verbaux pour contraventions diverses, incendies, délits de chasse, etc., etc, ne s'élevaient pas à moins de 4,500 pour l'année 1844, dans le département des Basses-Pyrénées. C'est treize délits par jour sur une population de 450,000 âmes. »

—Il y a eu, en 1844, dans le département de la Seine-Inférieure, 8 meurtres et assassinats, 71 suicides, 94 morts accidentelles et 107 incendies. Les morts accidentelles proviennent principalement d'ivrognerie. »

## MAROC.

—Les nouvelles du Maroc, reçues à Gibraltar, sont des plus fâcheuses; l'anarchie règne dans une grande partie de l'empire, et les Kabyles ont saisi diverses contrées. La paix conclue avec la France a contribué à affaiblir le pouvoir d'Abderhaman, qui a été présenté aux yeux des fanatiques comme incapable de défendre, sur le champ de bataille, la cause de l'Islamisme et de l'indépendance de sa patrie. Peut-être l'habile et vaillant Abd-el-Kader n'est-il pas étranger à ces conflagrations.

## AMÉRIQUE.

—Par le brick *Haiti*, nous avons reçu des nouvelles de Port-au-Prince du 3 mars. Elles n'annoncent rien d'important. Tout était tranquille. Le président Guérrier résidait à St-Marc depuis le 14 janvier. Le nouveau conseil d'état n'a pu se réunir le 15 février, jour fixé pour sa convocation, les deux tiers de ses membres n'étant point présents. Divers individus ont incliné le titre de conseillers d'état à eux donné par le président. Un service de postes a été établi entre la capitale et les diverses cités de l'île; chaque lettre paie 6 sous de port, mais toutes les lettres apportées de l'étranger par mer paient 25 sous, quoique dans ce dernier cas le transport ne coûte rien au gouvernement, tandis qu'il est tout entier à sa charge dans le premier. Cet absurde différence, qui est un impôt énorme prélevé sur les commerçants étrangers et, sous ce rapport, est de l'Haitien pur sange, a soulevé de vives réclamations.

## LE DOCTEUR DUPUYTREN.

## SUITE ET FIN.

Le docteur continua ainsi sa narration :

—Mais vous savez, dis-je à ce brave homme, que je suis réduit à vivre d'aumônes.

—Oh! Je sais bien que votre bourse n'est pas ferrée, à l'heure qu'il est, mais ma bourse à moi n'est pas tout à fait plate, et je peux la remplir encore, en travaillant. Si vous n'êtes pas trop fier pour m'emprunter maintenant quelques pièces de monnaie, je ne serai pas trop fier pour vous les redemander quand vous serez devenu riche. Tenez, point tant de paroles, je n'y entends rien, et mon langage est rude; donnez-moi la main comme un brave garçon, et dites-moi: Sébastien, je ferai tout ce que vous voudrez.

Je n'essayerai point de vous peindre mon émotion, vous devez la comprendre. Je ne pus que serrer la main que me tendait mon sauveur.

Sébastien, m'écriai-je, je ferai tout ce que vous voudrez; je ferai plus encore, je vous rendrai indépendant; je me dévouerai à vous rendre heureux, et j'y réussirai, j'en ai la ferme confiance.

—Je sais bien, répondit-il, que vous ferez de votre mieux, et vous ferez des merveilles, ou je suis bien trompé.

Le lendemain nous prîmes ensemble un autre logement; et c'est à cet homme si noble et si désintéressé, et aux sacrifices qu'il fit pour moi, que je dois tout ce que je suis. Au bout de quelques jours, par les aveux qu'il m'arracha, il parvint à connaître exactement ma position, mes projets pour l'avenir, mes espérances et mes craintes; et il entra dans tous ces détails avec une tendresse et une délicatesse, que je trouvais plus admirables encore, cachées sous la livrée de la misère et sous la rudesse des formes.

Ce brave homme avait, lui aussi, tout comme moi, tout comme un autre, il avait son ambition, un objet lointain auquel tendaient ses espérances, c'était de pouvoir s'acheter une charrette et un cheval. Pour cela depuis longtemps il s'imposait bien des privations; déjà il avait amassé quelques centaines de francs, et il pouvait penser à réaliser ses espérances. Mais il ne fut pas plutôt au fait de ma position, qu'il oublia le projet qu'il nourrissait depuis si longtemps, pour consacrer tout ce qu'il avait à mon avancement. Vainement je lui fis des observations, je résistai, je refusai; il ne voulut entendre à rien, et me déclara que si je n'en passais pas par où il voulait, il jetterait plutôt son argent dans la Seine. Je dus accepter, mais je renouvélai en moi-même l'engagement et le vœu de consacrer mon existence au bonheur d'un bienfaiteur si généreux.

Avec l'argent de Sébastien, je pus acheter des livres, passer mes examens, et obtenir enfin à l'hôpital un emploi qui me mit à même de gagner quelque chose. J'avais été obligé par le genre de mes travaux de me séparer du porteur d'eau, mais je le voyais tous les jours. Au bout de quelques mois je réalisai une certaine somme; c'était bien peu de chose; mais cet argent m'était plus précieux que toutes les richesses que j'ai acquises depuis, car il me mit en état d'acheter pour mon bienfaiteur ce qu'il avait désiré si longtemps; et ce à quoi il avait renoncé pour moi, un cheval et une charrette.

Ce fut un heureux moment pour nous deux que celui où je pus lui faire ce présent. Je l'abordai sans pouvoir lui dire un mot; des élans d'amour et de reconnaissance étouffaient ma voix. Pour lui, il se jeta à mon cou, riant, pleurant, me remerciant, me grondant, mêlant les reproches aux bénédictions qu'il me donnait, dans le délire de sa joie.

—Pourquoi avez-vous fait cela? me disait-il..... oh! comme c'est aimable à vous!..... Mais c'est une folie... méchant garçon! je vous en veux d'avoir fait une dépense comme cela.... Pourtant.... c'est bien généreux.... Que vous êtes un bon enfant!... Je savais bien que vous deviendriez riche. Vous vous êtes fait vous-même ce que vous êtes.

—Ne dites pas cela, m'écriai-je, c'est vous, Sébastien, qui avez tout fait.

Ce jour-là nous pûmes passer ensemble toute la soirée et faire un dîner confortable. Quelles heures délicieuses nous passâmes! M. Walpole, j'ai eu de beaux moments dans ma vie, mais aucun comparable à celui-là. C'est là un de ces souvenirs heureux qui raffraichissent l'âme, et vous font oublier des années entières d'épreuves et de privations.

Cependant ces faibles marques de reconnaissance, n'étaient pas assez pour moi. Je voulais devenir riche, avoir une maison à moi, y installer mon bienfaiteur, et le voir auprès de moi couler dans l'abondance des jours heureux et respectés. Mais ces espérances ne devaient point se réaliser. Une vie de travail et de privations avait usé Sébastien avant le temps; il tomba malade, et, malgré mon dé-